

## Éloge de M. le Comte de Buffon

Par M. le Marquis de CONDORCET

Paris, Buisson, 1790.

GEORGE-LOUIS LE CLERC, Comte DE BUFFON, Trésorier de l'Académie des Sciences, de l'Académie Française, de la Société Royale de Londres, des Académies d'Edimbourg, Pétersbourg, Berlin, de l'institut de Bologne, naquit à Montbard, le 7 septembre 1707, de BENJAMIN LE CLERC DE BUFFON, Conseiller au Parlement de Bourgogne, et de mademoiselle MARLIN.

Animé, dès sa jeunesse, du désir d'apprendre, éprouvant à la fois, et le besoin de méditer, et celui d'acquérir de la gloire, M. DE BUFFON n'en avait pas moins les goûts de son âge ; et sa passion pour l'étude, en

[p. 2]

l'empêchant d'être maîtrisé par son ardeur pour le plaisir, contribuait plus à la conserver qu'à l'éteindre. Le hasard lui offrit la connaissance du jeune Lord Kingston, dont le Gouverneur aimait et cultivait les sciences. Cette société réunissait pour M. DE BUFFON, l'instruction et l'amusement ; il vécut avec eux à Paris et à Saumur, les suivit en Angleterre, les accompagna en Italie.

Ni les chef-d'œuvres antiques, ni ceux des modernes, qui, en les imitant les ont souvent surpassés, ni ces souvenirs d'un peuple-roi sans cesse rappelés par des monuments dignes de sa puissance, ne frappèrent M. DE BUFFON ; il ne vit que la nature, à la fois riante, majestueuse et terrible ; offrant des aziles voluptueux et de paisibles retraites entre des torrents de laves et sur les débris des volcans ; prodiguant ses richesses à des campagnes, qu'elle menace

[p. 3]

d'engloutir sous des monceaux de cendres ou des fleuves enflammés, et montrant, à chaque pas, les vestiges et les preuves des antiques révolutions du globe : la perfection des ouvrages des hommes, tout ce que leur faiblesse a pu y imprimer de grandeur, tout ce que le temps a pu leur donner d'intérêt ou de majesté, disparut à ses yeux, devant les œuvres de cette main créatrice, dont la puissance s'étend sur tous les mondes, et pour qui, dans son éternelle activité, les générations humaines sont à peine un instant. Dès lors il apprit à voir la nature avec transport, comme avec réflexion ; il réunit le goût de l'observation à celui des sciences contemplatives, et les embrassant toutes dans l'universalité de ses connaissances, il forma la résolution de leur dévouer exclusivement sa vie. Une constitution qui le rendait capable d'un travail long et soutenu, une

[p. 4]

ardeur qui lui faisait dévorer sans dégoût, et presque sans ennui, les détails les plus fastidieux, un caractère, où il ne se rencontrait aucune de ces qualités qui repoussent la fortune, le sentiment qu'il avait de ses propres forces, le besoin de la considération, tout

semblait devoir l'appeler à la magistrature, où sa naissance lui marquait sa place, où il pouvait espérer des succès brillants et se livrer à de grandes espérances. Elles furent sacrifiées aux sciences, et ce n'est point le seul exemple que l'histoire de l'Académie puisse présenter de ce noble dévouement. Ce qui rend plus singulier celui de M. DE BUFFON, c'est qu'alors il n'était entraîné vers aucune science en particulier, par cet attrait puissant qui force l'esprit à s'occuper d'un objet, et ne laisse pas à la volonté le pouvoir de l'en distraire. Mais tout ce qui élevait ses idées ou agrandis-

[p. 5]

-sait son intelligence, avait un charme pour lui ; il savait que si la gloire littéraire est après la gloire des armes, la plus durable et la plus brillante, elle est de toutes, celle qui peut le moins être contestée ; il savait enfin que tout homme qui attire les regards du public, par ses ouvrages ou par ses actions, n'a plus besoin de place pour prétendre à la considération, et peut l'attendre de son caractère et de sa conduite.

Les premiers travaux de M. DE BUFFON, furent des traductions ; anecdote singulière que n'a encore présentée la vie d'aucun homme destiné à une grande renommée. Il désirait se perfectionner dans la langue anglaise, s'exercer à écrire dans la sienne, étudier dans Newton, le calcul de l'infini, dans Hales, les essais d'une physique nouvelle, dans Tull, les premières applications des sciences à l'agriculture ; il ne vou-

[p. 6]

-lait pas, en même temps, qu'un travail nécessaire à son instruction, retardât l'instant où il commencerait à fixer sur lui, les regards, et il traduisit les livres qu'il étudiait.

Chacune de ces traductions est précédée d'une préface : M. DE BUFFON, a obtenu depuis, comme écrivain, une célébrité si grande et si méritée, que les essais de sa jeunesse doivent exciter la curiosité. Il est naturel d'y chercher les premiers traits de son talent, de voir ce que les observations et l'exercice ont pu ajouter ou corriger, de distinguer, en quelque sorte, les dons de la nature et l'ouvrage de la réflexion. Mais on ne trouve dans ces préfaces, qu'un des caractères du style de M. DE BUFFON, cette gravité noble et soutenue, qui ne l'abandonne presque jamais. Son goût était déjà trop formé, pour lui permettre de chercher des ornements que le eut rejetés, et son nom

[p. 7]

trop peu connu pour le risquer. La timidité et la hardiesse peuvent être également le caractère du premier ouvrage d'un homme de génie ; mais la timidité qui suppose un goût inspiré par la nature, et une sagesse prématurée, a été le partage des écrivains qui ont montré le talent le plus pur et le plus vrai. Rarement ceux dont une crainte salutaire n'a point arrêté les pas au commencement de la carrière, ont pu en atteindre le terme, et ne pas s'y égarer.

M. DE BUFFON parut d'abord vouloir se livrer uniquement aux mathématiques : regardées surtout depuis Newton, comme le fondement et la clef des connaissances naturelles, elles étaient, en quelque sorte devenues parmi nous une science à la mode, avantage qu'elles devaient en partie, à ce que M. de Maupertuis, le savant alors le plus connu des

[p. 8]

gens du monde, était un géomètre. Mais si M. DE BUFFON s'occupa quelque temps de recherches mathématiques, c'était surtout pour s'étudier lui-même, étudier ses forces, et connaître la trempe de son génie. Bientôt il sentit que la nature l'appelait à d'autres travaux, il essaya une nouvelle route, que le goût du public lui indiquait encore. À l'exemple de M. Duhamel, il voulut appliquer les connaissances physiques, à des objets d'une utilité immédiate ; il étudia en physicien, les bois dont il était obligé de s'occuper comme propriétaire, et publia sur cette partie de l'agriculture, plusieurs mémoires remarquables, surtout par la sagesse avec laquelle écartant tout système, toute vue générale, mais incertaine, il se borne à raconter des faits, à détailler des expériences. Il n'ose s'écarter de l'esprit qui commençait alors à dominer parmi les savants,

[p. 9]

de cette fidélité sévère et scrupuleuse, à ne prendre pour guides, que l'observation et le calcul, à s'arrêter dès l'instant où ces fils secourables se brisent ou échappent de leurs mains. Mais s'il fut depuis moins timide, il faut lui rendre cette justice, qu'en s'abandonnant trop facilement peut-être à des systèmes spéculatifs, dont l'adoption peut tout au plus égarer quelques savants et ralentir leur course, jamais il n'étendit cet esprit systématique, sur des objets immédiatement applicables à l'usage commun, où il pourrait conduire à des erreurs vraiment nuisibles.

Parmi les observations que renferment ces mémoires, la plus importante est celle où il propose un moyen de donner à l'aubier, une dureté au moins égale à celle du cœur du bois, qui est elle-même augmentée par ce procédé ; il consiste à écorcer les arbres sur pied, dans le

[p. 10]

temps que la sève, et à les y laisser se dessécher et mourir. Les ordonnances défendaient cette opération ; car elles ont trop souvent traité les hommes, comme si condamnés à une enfance éternelle, ou à une incurable démence, on ne pouvait leur laisser, sans danger, la disposition de leurs propriétés, et l'exercice de leurs droits naturels.

Peu de temps après, M. DE BUFFON prouva par le fait, la possibilité des miroirs brûlants d'Archimède et de Proclus. Tzetzés en a laissé une description, qui montre qu'ils avaient employé un système de miroirs plans. Les essais tentés par Kircher, avec un petit nombre de miroirs, ne laissaient aucun doute sur le succès ; M. Dufay avait répété cette expérience ; Hartsoeker avait même commencé une machine, construite sur le même principe : mais il restait à M. DE BUFFON, l'honneur d'avoir montré le premier,

[p. 11]

parmi les modernes, l'expérience extraordinaire d'un incendie allumé à deux cents pieds de distance, expérience qui n'avait été vue avant lui, qu'à Syracuse et à Constantinople. Bientôt après il proposa l'idée d'une loupe à échelons, n'exigeant plus ces masses énormes de verres, si difficiles à fondre et à travailler, absorbant une moindre quantité de lumière, parce qu'elle peut n'avoir jamais qu'une petite épaisseur, offrant enfin l'avantage de corriger une grande partie de l'aberration de sphéricité. Cette loupe proposée en 1748, par M. DE BUFFON, n'a été exécutée que par M. l'Abbé Rochon, plus de trente ans après, avec assez de succès pour montrer qu'elle mérite la préférence sur les lentilles ordinaire. On pourrait même composer de plusieurs pièces ces loupes à échelons, on y gagnerait plus de facilité dans la construction, une

[p. 12]

grande diminution de dépense, l'avantage de pouvoir leur donner plus d'étendue, et celui d'employer suivant le besoin, un nombre de cercles plus ou moins grand, et d'obtenir ainsi d'un même instrument, différents degrés de forces.

En 1739, M. DE BUFFON fut nommé Intendant du jardin du Roi. Les devoirs de cette place fixèrent pour jamais son goût, jusqu'alors partagé entre différentes sciences ; et sans renoncer à aucune, ce ne fut plus que dans leur rapport avec l'histoire naturelle, qu'il se permit de les envisager.

Obligé d'étudier les détails de cette science si vaste, de parcourir les compilations immenses, où l'on avait recueilli les observations de tous les pays et de tous les siècles, bientôt son imagination éprouva le besoin de peindre ce que les autres avaient décrit ; sa tête, exercée à former des

[p. 13]

combinaisons, sentit celui de saisir des ensembles, où les observateurs ne lui offraient que des faits épars et sans liaison.

Il osa donc concevoir le projet de rassembler tous ces faits, d'en tirer des résultats généraux, qui devinssent la théorie de la nature, dont les observations ne sont que l'histoire ; de donner de l'intérêt et de la vie à celle des animaux, en mêlant un tableau philosophique de leurs mœurs et de leurs habitudes, à des descriptions embellies de toutes les couleurs dont l'art d'écrire pouvait les orner ; de créer enfin pour les philosophes, pour tous les hommes qui ont exercé leur esprit ou leur âme, une science qui n'existait encore que pour les naturalistes.

L'immensité de ce plan ne le rebuta point, il prévoyait, sans doute, qu'avec un travail assidu de tous les jours, continué pendant une longue

[p. 14]

vie, il ne pourrait encore en exécuter qu'une partie ; mais il s'agissait surtout de donner l'exemple, et d'imprimer le mouvement aux esprits. La difficulté de répandre de l'intérêt sur tant d'objets inanimés ou insipides, ne l'arrêta point ; il avait déjà cette conscience du talent, qui comme la conscience morale, ne trompe jamais, quand on l'interroge de bonne foi, et qu'on la laisse dicter seule la réponse.

Dix années furent employées à préparer des matériaux, à former des combinaisons, à s'instruire dans la science des faits, à s'exercer dans l'art d'écrire, et au bout de ce terme, le premier volume de l'histoire naturelle vint étonner l'Europe. En parlant de cet ouvrage, que tous les hommes ont lu, que presque tous ont admiré, qui a rempli, soit par le travail de la composition, soit par des études préliminaires, la vie en-

[p. 15]

tière de M. DE BUFFON, nous ne prendrons pour guide que la vérité ; (car pourquoi chercherions-nous vainement à flatter, par des éloges qui ne dureraient qu'un jour, un nom qui doit vivre à jamais,) et en évitant s'il est possible l'influence de toutes causes qui peuvent agir sur l'opinion, souvent passagère, des contemporains, nous tâcherons de prévoir l'opinion durable de la postérité.

La théorie générale du globe que nous habitons, la disposition, la nature et la formation des substances qu'il offre à nos regards, les grands phénomènes qui s'opèrent à sa surface ou dans son sein ; l'histoire de l'homme et les lois qui président à sa formation, à son développement, à sa vie, à sa destruction ; la nomenclature et le description des quadrupèdes et des oiseaux, l'examen de leurs facultés, la peinture de leurs

[p. 16]

mœurs, tels sont les objets que M. DE BUFFON a traités.

Nous ne connaissons, par des observations exactes, qu'une très petite partie de la surface du globe, nous n'avons pénétré dans ses entrailles, que conduits par l'espérance, plus souvent avide qu'observatrice, d'en tirer ce qu'elles renferment d'utile à nos besoins, de précieux à l'avarice ou au luxe ; et lorsque M. DE BUFFON donna sa théorie de la terre, nos connaissances n'étaient même qu'une faible partie de celles que nous avons acquises, et qui sont si imparfaites encore. On pouvait donc regarder comme téméraire, l'idée de former dès lors une théorie générale du globe, puisque cette entreprise le serait encore aujourd'hui. Mais M. DE BUFFON connaissait trop les hommes, pour ne pas sentir qu'une science qui n'offrirait que des faits particuliers, ou ne présenterait des résul-

[p. 17]

tats généraux, que sous la forme de simples conjectures, doit peu frapper les esprits vulgaires, trop faibles pour supporter le poids du doute. Il savait que Descartes n'avait attiré les hommes à la philosophie, que par la hardiesse de ses systèmes, qu'ils ne les avait arrachés au joug de l'autorité, à leur indifférence pour la vérité, qu'en s'emparant de leur imagination, en ménageant leur paresse, et qu'ensuite, libres de leurs fers, livrés à l'avidité de connaître, eux-mêmes avaient su choisir la véritable route. Il avait vu enfin dans l'histoire des sciences, que l'époque de leurs grands progrès avait presque toujours été celle des systèmes célèbres, parce que ces systèmes exaltant à la fois l'activité de leurs adversaires, et celle de leurs défenseurs, tous les objets sont alors soumis à une discussion, dans laquelle l'es-

[p. 18]

prit de parti si difficulté sur les preuves du parti contraire, oblige à les multiplier. C'est alors que chaque combattant s'appuyant sur tous les faits reçus, ils sont soumis à un examen rigoureux ; c'est alors qu'ayant épuisé ces premières armes, on cherche de nouveaux faits pour s'en procurer de plus sûres et d'une trempe plus forte.

Ainsi la plus austère philosophie peut pardonner à un physicien, de s'être livré à son imagination, pourvu que ses erreurs aient contribué aux progrès des sciences, ne fût-ce qu'en imposant la nécessité de les combattre ; et si les hypothèses de M. DE BUFFON, que la formation des planètes, sont contraire à ces mêmes lois du système du monde, dont il avait été en France un des premiers, un des plus zélés défenseurs ; la vérité sévère, en condamnant ces hy-

[p. 19]

pothèses, peut encore applaudir à l'art avec lequel l'auteur a su les présenter.

Les objections de quelques critiques, les observations nouvelles, des faits anciennement connus, mais qui lui avaient échappé, forcèrent M. DE BUFFON d'abandonner quelques points de sa théorie de la terre.

Mais dans ses époques de la nature, ouvrage destiné à rendre compte de ses vues nouvelles, à modifier ou à défendre ses principes, il semble redoubler de hardiesse à proportion des pertes que son système a essuyées ; le défendre avec plus de force lorsqu'on l'aurait cru réduit à l'abandonner, et balancer, par la grandeur de ses idées, par la magnificence de son style, par le poids de son nom, l'autorité des savants réunis, et même celle des faits et des calculs.

La théorie de la terre fut suivie

[p. 20]

de l'histoire de l'homme, qui en reçu ou usurpé l'empire.

La nature a couvert d'un voile impénétrable, les lois qui président à la reproduction des êtres ; M. DE BUFFON essaya de le lever, ou plutôt de deviner ce qu'il cachait ; dans les liqueurs, où les autres naturalistes avaient vu des animaux, il n'aperçût que des molécules organiques, éléments communs de tous les êtres animés ; les infusions de diverses matières animales, et celles des graines, présentaient les mêmes molécules, avec plus ou moins d'abondance. Elles servent donc également à la reproduction des êtres, à leur accroissement, à leur conservation, elles existent dans les aliments dont ils se nourrissent, circulent dans leurs liqueurs, s'unissent à chacun de leurs organes, pour réparer les pertes qu'il a pu faire. Quand ces organes ont encore la flexibilité de l'enfance, les molé-

[p. 21]

cules organiques se combinant de manière à en conserver ou modifier les formes, en déterminant le développement et les progrès. Mais après l'époque de la jeunesse, lorsqu'elles sont rassemblées dans des organes particuliers, où échappant, à la force qu'exerce sur elles le corps auquel elles ont appartenu, elles peuvent former de nouveaux composés, elles conservent, suivant les différentes parties où elles ont existé, une disposition à se réunir, de manière à présenter les mêmes formes, et reproduisent par conséquent des individus semblables à ceux de qui elles sont émanées. Ce système brillant eut peu de partisans ; il était trop difficile de se faire une idée, de cette force, en vertu de laquelle les molécules enlevées à toutes les parties d'un corps, conservaient une tendance à se replacer dans un ordre semblable ; d'ailleurs les recherches

[p. 22]

de Haller sur la formation du poulet, contredisaient cette opinion avec trop de force ; l'identité des membranes de l'animal naissant et de celles de l'œuf, se refusaient trop à l'hypothèse d'un animal formé postérieurement, et ne s'y étant attaché que pour y trouver sa nourriture. Les observations de Spallanzani, sur les mêmes liqueurs et sur les mêmes infusions, semblaient également détruire, jusque dans son principe, le système des molécules organiques. Mais lorsque dégagé des liens de ce système, M. DE BUFFON n'est plus que peintre historien et philosophe ; avec quel intérêt, parcourant l'univers sur ses traces, on voit l'homme, dont le fond est partout le même, modifié lentement par l'action continue du climat, du sol, des habitudes, des préjugés, changer de couleur et de physionomie, comme de goût et d'opinion, acquérir ou perdre de la

[p. 23]

force, de l'adresse, de la beauté, comme de l'intelligence, de la sensibilité et des vertus ! avec quel plaisir on suit dans son ouvrage l'histoire des progrès de l'homme, et même celle de sa décadence, on étudie les lois de cette correspondance constante entre les changements physiques des sens et des organes, et ceux qui s'opèrent dans l'entendement ou dans les passions ; on apprend à connaître le mécanisme de nos sens, ses rapports avec nos sensations et nos idées, les erreurs auxquelles ils nous exposent, la manière dont nous apprenons à voir, à toucher, à entendre, et dont l'enfant de qui les yeux faibles et incertains, apercevaient à peine un amas confus de couleurs, parvient, par l'habitude et la réflexion, à saisir d'un coup d'œil le tableau d'un vaste horizon, et s'élève jusqu'au pouvoir de créer et de combiner des images.

[p. 24]

Avec quelle curiosité enfin on observe ces détails, qui intéressent le plus vif de nos plaisirs et le plus doux de nos sentiments, ces secrets de la nature et de la pudeur auxquels la majesté du style et la sévérité des réflexions, donnent de la décence et une sorte de dignité philosophique, qui permettent aux sages même d'y arrêter leurs regards et de les contempler sans rougir.

Les observations dispersées dans les livres des anatomistes, des médecins et des voyageurs, forment le fond de ce tableau offert pour la première fois aux regards des hommes avides de connaître, et surpris de tout ce qu'ils apprenaient sur eux-mêmes, et de retrouver ce qu'ils avaient éprouvé, ce qu'ils avaient vu sans en avoir la connaissance ou conservé la mémoire.

Avant d'écrire l'histoire de chaque espèce d'animaux, M. DE BUFFON

[p. 25]

crut devoir porter ses recherches sur les qualités communes à toutes, qui les distinguent des êtres des autres classes, semblables à l'homme, dans presque tout ce qui appartient au corps, n'ayant avec lui dans leurs sens, dans leurs organes, que ces différences qui peuvent exister entre les êtres d'une même nature, et qui indiquent seulement une infériorité dans des qualités semblables ; les animaux sont-ils absolument séparés de nous par leurs facultés intellectuelles ? M. DE BUFFON essaya de résoudre ce problème, et nous n'oserions dire qu'il l'ait résolu avec succès. Craignant d'effaroucher des regards faciles à blesser, en présentant ses opinions autrement que sous un voile, celui dont il les couvre, a paru trop difficile à percer ; on peut aussi lui reprocher avec quelques justice, de n'avoir pas observé les animaux avec assez de scrupule, de

[p. 26]

n'avoir point porté ses regards sur des détails petits en eux-mêmes, mais nécessaires pour saisir les nuances très fines de leurs opérations. Il semble n'avoir aperçu dans chaque espèce, qu'une uniformité de procédés et d'habitudes, qui donne l'idée d'êtres obéissants à une force aveugle et mécanique, tandis qu'en observant de plus près, il aurait pu apercevoir des différences très sensibles entre les individus, et des actions qui semblent appartenir au raisonnement, qui indiquent même des idées abstraites et générales.

La première classe d'animaux, décrite par M. DE BUFFON, est celle des quadrupèdes ; la seconde, celle des oiseaux, et c'est à ces deux classes que s'est borné son travail. Une si longue suite de descriptions semblait devoir être monotone, et ne pouvoir intéresser que les savants. Mais le talent a su triompher de ces obstacles.

[p. 27]

Esclaves ou ennemis de l'homme, destinés à sa nourriture, ou n'étant pour lui qu'un spectacle, tous ces êtres, sous le pinceau de M. DE BUFFON, excitent alternativement la terreur, l'intérêt, la pitié ou la curiosité. Le peintre philosophe n'en appelle aucun sur cette scène toujours attachante, toujours animée, sans marquer la place qu'il occupe dans l'univers, sans montrer ses rapports avec nous. Mais s'agit-il des animaux qui sont connus seulement par les relations des voyageurs, qui ont reçu d'eux des noms différents, dont il faut chercher l'histoire et quelque fois discuter la réalité, au milieu des récits vagues et souvent défigurés par le merveilleux ? Le savant naturaliste impose silence à son imagination ; il a tout lu, tout extrait, tout analysé, tout discuté : on est étonné de trouver un nomenclateur infati-

[p. 28]

gable, dans celui de qui on n'attendait que des tableaux imposants ou agréables ; on lui sait gré d'avoir plié son génie à des recherches si pénibles, et ceux qui lui auraient reproché peut-être d'avoir sacrifié l'exactitude à l'effet, lui pardonnent et sentent ranimer leur confiance.

Des réflexions philosophiques mêlées aux descriptions, à l'exposition des faits et à la peinture des mœurs, ajoutent à l'intérêt, au charme de cette lecture et à son utilité. Ces réflexions ne sont pas celles d'un philosophe, qui soumet toutes ses pensées à une analyse rigoureuse, qui suit sur les divers objets, les principes d'une philosophie toujours une ; mais ce ne sont pas non plus ces réflexions isolées, que chaque sujet offre à l'esprit, qui se présentent d'elles-mêmes, et n'ont qu'une vérité passagère et locale. Celles de M. DE BUFFON s'attachent toujours à quel-

[p. 29]

que loi générale de la nature, ou du moins à quelque grande idée.

Dans son discours sur les animaux domestiques, sur les animaux carnassiers, sur la dégénération des espèces, on le voit, tantôt esquisser l'histoire du règne animal, considéré dans son ensemble, tantôt parler en homme libre, de la dégradation où la servitude réduit les animaux, en homme sensible, de la destruction à laquelle l'espèce humaine les a soumis, et en philosophe, de la nécessité de cette destruction, des effets lents et sûrs de cette servitude, de son influence sur la forme, sur les facultés, sur les habitudes morales des différentes espèces. Des traits qui semblent lui échapper, caractérisent la sensibilité et la fierté de son âme, mais elle paraît toujours dominée par une raison supérieure : on croit, pour ainsi dire, converser avec une pure intelligence, qui n'aurait de la

[p. 30]

sensibilité humaine, que ce qu'il en faut pour se faire entendre de nous, et intéresser notre faiblesse.

Dans son discours sur les perroquets, il fait sentir la différence de la perfectibilité de l'espèce entière, apanage qu'il croit réservé à l'homme, et de cette perfectibilité individuelle que l'animal sauvage doit à la nécessité, à l'exemple de son espèce, et l'animal domestique aux leçons de son maître. Il montre comment l'homme, par la durée de son enfance, par celle du besoin physique des secours maternels, contracte l'habitude d'une communication intime qui le dispose à la société, qui dirige vers ses rapports avec ses semblables, le développement de ses facultés, susceptibles d'acquérir une perfection plus grande, dans un être plus heureusement organisé, et né avec de plus grands besoins. Peut-être cette nuance, entre nous et les ani-

[p. 31]

maux, est-elle moins tranchée que M. DE BUFFON n'a paru le croire ; peut-être comme l'exemple des castors semble le prouver, existe-t-il des espèces d'animaux susceptibles d'une sorte de perfectibilité non moins réelle, mais plus lente et plus bornée. Qui pourrait même assurer qu'elle ne s'étendrait pas bien au-delà des limites que nous osons lui fixer, si les espèces qui nous paraissent les plus ingénieuses, affranchies de la crainte dont les frappe la présence de l'homme, et soumises par des circonstances locales, à des besoins assez grands pour exciter l'activité, mais trop faibles pour la détruire, éprouvaient la nécessité et avaient en même temps la liberté de déployer toute l'énergie dont la nature a pu les douer ? Des observations longtemps continuées, pourraient seules donner le droit de prononcer sur cette question ; il suffit pour le sentir, de jeter un regard

[p. 32]

sur notre espèce même : supposons que les nations Européennes n'aient pas existé, que les hommes soient sur toute la terre, ce qu'ils sont en Asie et en Afrique, qu'ils soient restés partout à ce même degré de civilisation et de connaissances, auquel ils étaient déjà dans le temps où commence pour nous leur histoire : ne serait-on pas alors fondé à croire qu'il est un terme que dans chaque climat l'homme ne peut passer ? ne regarderait-on pas comme un visionnaire, le philosophe qui oserait promettre à l'espèce humaine, les progrès qu'elle a faits et qu'elle fait journellement en Europe ?

La connaissance anatomique des animaux est une portion importante de leur histoire ; M. DE BUFFON eut, pour cette partie de son ouvrage, le bonheur de trouver des secours dans l'amitié généreuse d'un célèbre naturaliste, qui lui laissant la gloire

[p. 33]

attachée à ces descriptions brillantes, à ces peintures de mœurs, à ces réflexions philosophiques qui frappent tous les esprits, se contentait d'un mérite plus modeste, d'obtenir l'estime des savants, par des détails exacts et précis, par des observations faites avec une rigueur scrupuleuse, par des vues nouvelles qu'eux seuls pouvaient apprécier. Ils ont regretté que M. DE BUFFON n'ait pas, dans l'histoire des oiseaux, conservé cet exact et sage coopérateur, mais ils l'ont regretté seuls. Nous l'avouons sans peine, et sans croire diminuer par-là le juste tribut d'honneur qu'ont mérité les travaux de M. d'Aubenton.

À l'histoire des quadrupèdes et des oiseaux, succéda celle des substances minérales.

Dans cette partie de son ouvrage, peut-être M. DE BUFFON n'a pas attaché assez d'importance aux travaux des Chimistes modernes, à cette

[p. 34]

foule de faits précis et bien prouvés, dont ils ont enrichi la science de la nature, à cette méthode analytique qui conduit si sûrement à la vérité, oblige de l'attendre lorsqu'elle n'est pas encore à notre portée, et ne permet jamais d'y substituer des erreurs. En effet, l'analyse chimique des substances minérales, peut seule donner à leur nomenclature une base solide, répandre le lumière sur leur histoire, sur leur origine, sur les antiques événements qui ont déterminé leur formation.

Malgré ce juste reproche, on retrouve dans l'histoire des minéraux, le talent et la philosophie de M. DE BUFFON, ses aperçus ingénieux, ses vues générales et grandes, ce talent de saisir dans la suite des faits, tout ce qui peut appuyer ces vues, de s'emparer des esprits, de les entraîner où il veut les conduire, et de faire admirer

[p. 35]

l'auteur, lors même que la raison ne peut adopter ses principes.

L'histoire naturelle renferme un ouvrage d'un genre différent, sous le titre d'arithmétique morale : une application du calcul à la probabilité de la durée de la vie humaine, entrainé dans le plan de l'histoire naturelle ; M. DE BUFFON ne pouvait guère traiter ce sujet, sans porter un regard philosophique sur les principes mêmes de ce calcul, et sur la nature des différentes vérités. Il y établit cette opinion, que les vérités mathématiques ne sont point des vérités réelles, mais de pures vérités de définition ; observation juste, si on veut la prendre dans la rigueur métaphysique, mais qui s'applique également alors aux vérités de tous les ordres, dès qu'elles sont précises, et qu'elles n'ont pas des individus pour objet. Si ensuite on veut appliquer ces vérités à la pratique, et les rendre

[p. 36]

dès lors individuelles, semblables encore à cet égard aux vérités mathématiques, elles ne sont plus que des vérités approchées. Il n'existe réellement qu'une seule différence : c'est que les idées dont l'identité forme les vérités mathématiques ou physiques, sont plus abstraites dans les premières, d'où il résulte que pour les vérités physiques, nous avons un souvenir distinct des individus dont elles expriment les qualités communes, et que nous ne l'avons plus pour les autres ; mais la véritable réalité, l'utilité d'une proposition quelconque, est indépendante de cette différence, car on doit regarder une vérité comme réelle, toutes les fois que si on l'applique à un objet réellement existant, elle reste une vérité absolue, ou devient une vérité indéfiniment approchée.

M. DE BUFFON proposait d'assigner une valeur précise à la probabilité

[p. 37]

très grande, que l'on peut regarder comme une certitude morale, et de n'avoir au-delà de ce terme, aucun égard à la petite possibilité d'un événement contraire. Ce principe est vrai, lorsque l'on veut seulement appliquer à l'usage commun, le résultat d'un calcul ; et dans ce sens, tous les hommes l'ont adopté dans la pratique, tous les philosophes l'ont suivi dans leurs raisonnements : mais il cesse d'être juste si on

l'introduit dans le calcul même, et surtout si on veut l'employer à établir des théories, à expliquer des paradoxes, à prouver ou à combattre des règles générales. D'ailleurs cette probabilité qui peut s'appeler certitude morale, doit être plus ou moins grande, suivant la nature des objets que l'on considère, et les principes qui doivent diriger notre conduite ; et il aurait fallu marquer pour chaque genre de vérités et d'actions, le degré de pro-

[p. 38]

babilité où il commence à être raisonnable de croire et permis d'agir.

C'est par respect pour les talents de notre illustre confrère, que nous permettons de faire ici ces observations ; lorsque des opinions qui paraissent erronées, se trouvent dans un livre, fait pour séduire l'esprit comme pour l'éclairer, c'est presque un devoir d'avertir de les soumettre à un examen rigoureux. L'admiration dispose si facilement à la croyance, que les lecteurs entraînés à la fois par le nom de l'auteur et par le charme du style, cèdent sans résistance, et semblent craindre que le doute, en affaiblissant un enthousiasme qui leur est cher, ne diminue leur plaisir. Mais on doit encore ici à M. DE BUFFON, si non d'avoir répandu une lumière nouvelle sur cette partie des mathématiques et de la philosophie, du moins d'en avoir fait sentir l'utilité, peut-être même d'en avoir ap-

[p. 39]

pris l'existence à une classe nombreuse, qui n'aurait pas été en chercher les principes dans les ouvrages des géomètres, enfin d'en avoir montré la liaison avec l'histoire naturelle de l'homme. C'est avoir contribué au progrès d'une science, qui soumettant au calcul les événements dirigés des lois que nous nommons irrégulières, parce qu'elles nous sont inconnues, semble étendre l'empire de l'esprit humain au-delà de ses bornes naturelles, et lui offrir un instrument, à l'aide duquel ses regards peuvent s'étendre sur des espaces immenses, que peut-être il ne lui sera jamais permis de parcourir.

On a reproché à la philosophie de M. DE BUFFON, non seulement ces systèmes généraux dont nous avons parlé, et qui reparaissent trop souvent dans le cours de ses ouvrages, mais on lui a reproché un esprit trop systématique, ou plutôt un esprit trop

[p. 40]

prompt à former des résultats généraux, d'après les premiers rapports qui l'ont frappé, et de négliger trop ensuite les autres rapports qui auraient pu, ou jeter des doutes sur ces résultats, ou en diminuer la généralité, ou leur ôter cet air de grandeur, ce caractère imposant, si propre à entraîner les imaginations ardentes et mobiles. Les savants qui cherchent la vérité, étaient fâchés d'être obligés sans cesse de se défendre contre la séduction, et de ne trouver si souvent, au lieu de résultats et de faits propres à servir de base à leurs recherches et à leurs observations, que des opinions à examiner et à résoudre.

Mais si l'histoire naturelle a eu parmi les savants des censeurs sévères, le style de cet ouvrage n'a trouvé que des admirateurs.

M. DE BUFFON est poète dans ses descriptions ; mais comme les grands

[p. 41]

poètes, il sait rendre intéressant la peinture des objets physiques, en y mêlant avec art des idées morales, qui intéressent l'âme en même temps que l'imagination est amusée ou étonnée. Son style est harmonieux ; non de cette harmonie qui appartient à tous les écrivains corrects, à qui le sens de l'oreille n'a pas été refusé, et qui consiste presque uniquement à éviter les sons durs ou pénibles ; mais de cette harmonie qui est une partie du talent, ajoute aux beautés, par une sorte d'analogie entre les idées et les sons, et fait que la phrase est douce et sonore, majestueuse ou légère, suivant les objets qu'elle doit peindre et les sentiments qu'elle doit réveiller.

Si M. DE BUFFON est plus abondant que précis, cette abondance est plutôt dans les choses que dans les mots, il ne s'arrête pas à une idée simple, il en multiplie les nuances ; mais

[p. 42]

chacune d'elles est exprimée avec précision ; son style a de la majesté, de la pompe, mais c'est parce qu'il présente des idées vastes et de grandes images ; la force et l'énergie lui paraissent naturelles, il semble qu'il lui ait été impossible de parler ou plutôt de penser autrement ; on a loué la variété de ses tons, on s'est plaint de sa monotonie ; mais ce qui peut être fondé dans cette censure, est encore un sujet d'éloge : en peignant la nature sublime ou terrible, douce ou riante ; en décrivant la fureur du tigre, la majesté du cheval, la fierté et la rapidité de l'aigle, les couleurs brillantes du colibri, la légèreté de l'oiseau-mouche, son style prend le caractère des objets, mais il conserve sa dignité imposante : c'est toujours la nature qu'il peint, et il sait que même dans les plus petits objets, elle a manifesté toute sa puissance. Frappé d'une sorte de respect religieux,

[p. 43]

pour les grands phénomènes de l'univers, pour les lois générales auxquelles obéissent les diverses parties du vaste ensemble qu'il a entrepris de tracer, ce sentiment se montre partout, et forme en quelque sorte le fond sur lequel il répand de la variété, sans que cependant on cesse jamais de l'apercevoir.

Cet art de peindre, en ne paraissant que raconter, ce grand talent du style, porté sur des objets qu'on avait traités avec clarté, avec élégance, et même embellis par des réflexions ingénieuses, mais auxquels, jusqu'alors l'éloquence avait paru étrangère, frappèrent bientôt tous les esprits ; la langue Française était devenue la langue de l'Europe, et M. DE BUFFON eut partout des lecteurs et des disciples. Mais ce qui est plus glorieux, parce qu'il s'y joint une utilité réelle, le succès de ce grand ouvrage, fut l'époque d'une

[p. 44]

révolution dans les esprits : on ne put le lire sans avoir envie de jeter au moins un coup d'œil sur la nature, et l'histoire naturelle devint une connaissance presque vulgaire ; elles fut pour toutes les classes de la société, ou un amusement, ou une occupation : on voulut avoir un cabinet, comme on voulait avoir une bibliothèque, mais ce résultat n'en est pas le même ; car dans les bibliothèques, on ne fait que répéter les exemplaires des mêmes livres ; mais ce sont des individus différents qu'on rassemble dans les cabinets ; ils s'y multiplient pour les naturalistes, à qui dès lors les objets dignes d'être observés, échappent plus difficilement.

La botanique, la métallurgie, les parties de l'histoire naturelle, immédiatement utiles à la médecine, au commerce, aux manufactures, avaient été encouragées ; mais c'est à la science

[p. 45]

même, à cette science comme ayant pour objet la connaissance de la nature, que M. DE BUFFON a su le premier intéresser les souverains, les grands, les hommes publics de toutes les nations. Plus sûrs d'obtenir des récompenses, pouvant aspirer enfin à cette gloire populaire, que les vrais savants savent apprécier mieux que les autres hommes, mais qu'ils ne méprisent point, les naturalistes se sont livrés à leurs travaux avec une ardeur nouvelle : on les a vu se multiplier à la voix M. DE BUFFON, dans les provinces comme dans les capitales, dans les autres parties du monde, comme dans l'Europe. Sans doute on avait cherché avant lui, à faire sentir l'utilité de l'étude de la nature ; la science n'était pas négligée ; la curiosité humaine s'était portée dans les pays éloignés, avait voulu connaître la surface de la terre, et pénétrer dans son sein ; mais on

[p. 46]

peut appliquer à M. DE BUFFON, ce que lui-même a dit d'un autre philosophe également célèbre, son rival dans l'art d'écrire, comme lui plus utile peut-être, par l'effet de ses ouvrages, que par les vérités qu'ils renferment ! D'autres avaient dit les mêmes choses, mais il les a commandées au nom de la nature, et on lui a obéi.

Peut-être le talent d'inspirer aux autres son enthousiasme, de les forcer de concourir aux mêmes vues, n'est pas moins nécessaire que celui des découvertes, au perfectionnement de l'espèce humaine ; peut-être n'est il pas moins rare, n'exige-t-il pas moins ces grandes qualités de l'esprit, qui nous forcent à l'admiration. Nous l'accordons à ces harangues célèbres que l'antiquité nous a transmises, et dont l'effet n'a duré qu'un seul jour ; pourrions-nous la refuser à ceux dont les ouvrages produisent sur les

[p. 47]

hommes dispersés, des effets plus répétés et plus durables ? nous l'accordons à celui dont l'éloquence disposant des cœurs d'un peuple assemblé, lui a inspiré une résolution généreuse ou salubre ; pourrait-on la refuser à celui dont les ouvrages ont changé la pente des esprits, les ont portés à une étude utile, et ont produit une révolution qui peut faire époque dans l'histoire des sciences ?

Si donc la gloire doit avoir l'utilité pour mesure, tant que les hommes n'obéiront pas à la seule raison, tant qu'il faudra, non seulement découvrir des vérités, mais forcer à les admettre, mais inspirer le désir d'en chercher de nouvelles, les hommes éloquents, nés avec le talent de répandre la vérité, ou d'exciter le génie des découvertes, mériteront d'être placés au niveau des inventeurs, puisque sans eux, ces inventeurs, ou n'auraient pas existé, ou auraient

[p. 48]

vu leurs découvertes demeurer inutiles et dédaignées.

Quand même une imitation mal entendue de M. DE BUFFON, aurait introduit dans les livres d'histoire naturelle, le goût des systèmes vagues et des vaines

déclamations, ce mal serait nul en comparaison de tout ce que cette science doit à ses travaux : les déclamations, les systèmes passent, et les faits restent ; ces livres qu'on a surchargés d'ornements pour les faire lire, seront oubliés, mais s'ils renferment quelques vérités, elles survivront à leur chute.

On peut diviser en deux classes les grands écrivains, dont les ouvrages excitent une admiration durable et sont lus encore, lorsque les idées qu'ils renferment, rendues communes par cette lecture même, ont perdu leur intérêt et leur utilité ; les uns doués d'un tact fin et sûr, d'âme sensible, d'un esprit juste, ne

[p. 49]

laissent dans leurs ouvrages, rien qui ne soit écrit avec clarté, avec noblesse, avec élégance, avec cette propriété de termes, cette précision d'idées et d'expression, qui permet au lecteur d'en goûter les beautés sans fatigues, et qu'aucune sensation pénible vienne troubler son plaisir.

Quelques sujets qu'ils traitent, quelques pensées qui naissent dans leur esprit, quelque sentiment qui occupe leur âme, ils l'expriment tel qu'il est avec toutes ses nuances, avec toutes les images qui l'accompagnent ; ils ne cherchent point l'expression, elle s'offre à eux, mais ils savent en éloigner tout ce qui nuirait à l'harmonie, à l'effet, à la clarté ; tels furent Despréaux, Racine, Fénelon, Massillon, Voltaire. On peut sans danger les prendre pour modèles : comme le grand secret de leur art est de bien exprimer ce qu'ils pensent

[p. 50]

ou ce qu'ils sentent, celui qui l'aura saisi dans leurs ouvrages, qui aura su se le rendre propre, s'approchera d'eux, si ses pensées sont dignes des leurs ; l'imitation ne paraîtra point servile, si ses idées sont à lui, et il ne sera ni exposé à contracter des défauts, ni à perdre son originalité.

Dans d'autres écrivains, le style paraît se confondre davantage avec les pensées. Non seulement si on cherche à les séparer, on détruit des beautés, mais les idées elles-mêmes semblent disparaître, parce que l'expression leur imprimait le caractère particulier de l'âme et de l'esprit de l'auteur, caractère qui s'évanouit avec elle ; tels furent Corneille, Bossuet, Montesquieu, Rousseau ; tel fut M. DE BUFFON.

Ils frappent plus que les autres, parce qu'ils ont une originalité plus grande et plus continue ; parce que

[p. 51]

moins occupés de la perfection et des qualités du style, ils voient moins leurs hardiesses ; parce qu'ils sacrifient moins l'effet au goût et à la raison ; parce que leur caractère se montrant sans cesse dans leurs ouvrages, agit à la longue plus fortement, et se communique davantage ; mais en même temps ils peuvent être des modèles dangereux : pour imiter leur style, il faudrait avoir leurs pensées, voir les objets comme ils les voient, sentir comme ils sentent. Autrement si le modèle vous offre des idées originales et grandes, l'imitateur vous présentera des idées communes, surchargées d'expressions extraordinaires ; si l'un ôte aux vérités abstraites leur sécheresse, en les rendant par des images brillantes, l'autre présentera des demi-pensées, que des métaphores bizarres rendent inintelligibles. Le modèle a parlé de tout avec chaleur, parce que son

[p. 52]

âme était toujours agitée ; le froid imitateur cachera son indifférence sous des formes passionnées. Dans ces écrivains, les défauts tiennent souvent aux beautés, ont la même origine, sont plus difficiles à distinguer, et ce sont ces défauts que l'imitateur ne manque jamais de transporter dans ses copies. Veut-on les prendre pour modèles ? il faut point chercher à saisir leur manière, il ne faut point vouloir leur ressembler, mais se pénétrer de leurs beautés, aspirer à produire des beautés égales, s'appliquer comme eux à donner un caractère original à ses productions, sans copier celui qui frappe ou qui séduit dans les leurs.

Il serait donc injuste d'imputer à ces grands écrivains, les fautes de leurs enthousiastes, de les accuser d'avoir corrompu le goût, parce que des gens qui en manquaient, les ont parodiés en croyant les imiter. Ainsi

[p. 53]

on aurait tort de reprocher à M. DE BUFFON ces idées vagues, cachées sous des expressions ampoulées, ces images incohérentes, cette pompe ambitieuse du style qui défigure tant de productions modernes, comme on aurait tort de vouloir rendre Rousseau responsable de cette fausse sensibilité, de cette habitude de se passionner de sang-froid, d'exagérer toutes les opinions, enfin de cette manie de parler de soi sans nécessité, qui sont devenues une espèce de mode, et presque un mérite. Ces erreurs, passagères dans le goût d'une nation, cèdent facilement à l'empire de la raison et à celui de l'exemple ; l'enthousiasme exagéré, qui fait admirer jusqu'aux défauts des hommes illustres, donne à ces maladroites imitations, une vogue momentanée, mais à la longue il ne reste que ce qui est vraiment beau ; et comme Corneille et Bossuet ont contribué à donner à notre langue,

[p. 54]

l'un plus de force, l'autre plus d'élévation et de hardiesse ; M. DE BUFFON lui aura fait acquérir plus de magnificence et de grandeur, comme Rousseau l'aura instruite à former des accents plus fiers et plus passionnés.

Le style de M. DE BUFFON, n'offre pas toujours le même degré de perfection ; mais dans tous les morceaux destinés à l'effet, il a cette correction, cette pureté, sans lesquelles, lorsqu'une langue est une fois formée, on ne peut atteindre à une célébrité durable. S'il est permis quelquefois d'être négligé, c'est uniquement dans les discussions purement scientifiques, où les taches qu'il a pu laisser ne nuisent point à des beautés, et servent peut-être à faire mieux goûter les peintures brillantes qui les suivent. C'étaient par un long travail qu'il parvenait à donner à son style, ce degré de perfection, et il continuait de le corriger, jusqu'à ce qu'il eût effacé

[p. 55]

toutes les traces de travail, et qu'à force de peine, il lui eût donné de la facilité. Car cette qualité si précieuse, n'est dans un écrivain que l'art de cacher ses efforts, de présenter ses pensées, comme s'il les avait conçues d'un seul jet, dans l'ordre le plus naturel ou le plus frappant, revêtues des expressions les plus propres ou les plus

heureuses ; et cet art, auquel le plus grand charme du style est attaché, n'est cependant que le résultat d'une longue suite d'observations fugitives et d'attentions minutieuses.

M. DE BUFFON, aimait à lire ses ouvrages, non par vanité, mais pour juger par l'expérience de leur clarté et de leur effet, les deux qualités peut-être sur lesquelles on peut le moins se juger soi-même. Avec une telle intention, il ne choisissait pas ses auditeurs : ceux que le hasard lui offrait, semblaient devoir mieux re-

[p. 56]

présenter le public, dont il voulait essayer sur eux la manière de sentir ; il se bornait pas à recevoir leurs avis, ou plutôt leurs éloges ; souvent il leur demandait quel sens ils attachaient à cette phrase, quel impression ils avaient éprouvée ; et ils n'avaient pas saisi son idée, s'il avait manqué l'effet qu'il voulait produire, il en concluait que cette partie de son ouvrage manquait de netteté, de mesure ou de force, et il l'écrivait de nouveau. Cette méthode est excellente pour les ouvrages de philosophie qu'on destine à devenir populaires, mais peu d'auteurs auront le courage de l'employer. Il ne faut pas cependant s'attendre à trouver un égal degré de clarté dans toute l'histoire naturelle ; M. DE BUFFON a écrit pour les savants, pour les philosophes et pour le public, et il a su proportionner la clarté de chaque partie, au désir qu'il avait d'être en-

[p. 57]

tendu d'un nombre plus ou moins grand de lecteurs.

Peu d'hommes ont été aussi laborieux que lui, et l'ont été d'une manière si continue et si régulière. Il paraissait commander à ses idées, plutôt qu'être entraîné par elles. Né avec une constitution très saine et très robuste, fidèle au principe d'employer toutes ses facultés, jusqu'à ce que la fatigue l'avertît qu'il commençait à en abuser, son esprit était toujours également prêt à remplir la tâche qu'il lui imposait. C'était à la campagne qu'il aimait le plus à travailler ; il avait placé son cabinet à l'extrémité d'un vaste jardin sur la cime d'une montagne ; c'est là qu'il passait les matinées entières, tantôt écrivant dans ce réduit solitaire, tantôt méditant dans les allées de ce jardin, dont l'entrée était alors rigoureusement interdite ; seul et dans les moments de distraction

[p.58]

nécessaire au milieu d'un travail longtemps continué, n'ayant autour de lui que la nature, dont le spectacle, en délassant ses organes, le ramenait doucement à ses idées que la fatigue avait interrompues. Ces longs séjours à Montbard étaient peu compatibles avec ses fonctions de Trésorier de l'Académie, mais il s'était choisi pour adjoint M. Tillet, dont il connaissait trop le zèle actif et sage, l'attachement scrupuleux à tous ses devoirs, pour avoir à craindre que ses confrères pussent jamais se plaindre d'une absence si utilement employée.

On doit mettre au nombre des services qu'il a rendus aux sciences les progrès que toutes les parties du jardin du Roi ont faits sous son administration. Ces grands dépôts ne dispensent point d'étudier la nature. La connaissance de la disposition des objets et de la place qu'ils occupent à la surface ou dans le sein de la

[p. 59]

terre, n'est pas moins importante que celle des objets eux-mêmes. C'est par-là seulement qu'on peut connaître leurs rapports, et s'élever à la recherche de leur origine et des lois de leur formation ; mais c'est dans les cabinets qu'on apprend à se rendre capable d'observer immédiatement la nature ; c'est-là encore, qu'après l'avoir étudiée, on apprend à juger ses propres observations, à les comparer, à en tirer des résultats, à se rappeler ce qui a pu échapper au premier coup d'œil. C'est dans les cabinets que commence l'éducation du naturaliste, et c'est-là aussi qu'il peut mettre la dernière perfection à ses pensées. Le Cabinet du Roi est devenu entre les mains de M. DE BUFFON, non un simple monument d'ostentation, mais un dépôt utile et pour l'instruction publique, et pour le progrès des sciences. Il avait su intéresser toutes les classes d'hommes à l'histoire natu-

[p. 60]

relle, et pour le récompenser du plaisir qu'il leur avait procuré, tous s'empressaient d'apporter à ses pieds les objets curieux qu'il leur avait appris à chercher et à connaître. Les savants y ajoutaient aussi leur tribut, car ceux mêmes qui combattaient ses opinions, qui désapprouvaient sa méthode de traiter les sciences, reconnaissaient cependant qu'ils devaient une partie de leurs lumières aux vérités qu'il avait recueillies, et une partie de leur gloire, à cet enthousiasme pour l'histoire naturelle, qui était son ouvrage. Les souverains lui envoyaient les productions rares ou curieuses, dont la nature avait enrichi leurs états. C'est à lui que ces présents étaient adressés, mais il les remettait dans le Cabinet du Roi, comme dans le lieu où, exposés aux regards d'un grand nombre d'hommes éclairés, ils pouvaient être le plus utiles.

[p. 61]

Dans les commencements de son administration, il avait consacré à l'embellissement du cabinet, une gratification qui lui était offerte, mais qu'il ne voulait pas accepter pour lui-même, procédé noble et doublement utile à ses vues, puisqu'il lui donnait le droit de solliciter des secours avec plus de hardiesse et d'opiniâtreté.

La botanique était celle des parties de l'histoire naturelle dont il s'était le moins occupé ; mais son goût particulier n'influa point sur les fonctions de l'Intendant du jardin du Roi. Agrandi par ses soins, distribué de la manière la plus avantageuse pour l'enseignement et pour la culture, d'après les vues des botanistes habiles qui y président, ce jardin est devenu un établissement digne d'une nation éclairée et puissante.

Parvenu à ce degré de splendeur, le jardin du Roi n'aura plus à craindre

[p. 62]

sans doute ces vicissitudes de décadence, ou de renouvellement, dont notre histoire nous a transmis le souvenir ; et le zèle éclairé du successeur de M. DE BUFFON, suffirait seul pour en répondre à l'académie et aux sciences.

Ce n'est pas seulement à sa célébrité, que M. DE BUFFON dû le bonheur de lever les obstacles qui s'opposèrent longtemps à l'entier succès de ses vues, il le dû aussi à sa conduite. Des louanges insérées dans l'histoire naturelle, étaient la récompense de l'intérêt que l'on prenait aux progrès de la science ; et l'on regardait comme une sorte d'assurance d'immortalité, l'honneur d'y voir inscrire son nom. D'ailleurs M. DE BUFFON avait eu le soin constant d'acquérir et de conserver du crédit auprès des

ministres et de ceux qui, chargés par eux des détails, ont sur la décision et l'expédition des affaires, une influence iné-

[p. 63]

vitabile. Ils se conciliait les uns, en ne se permettant jamais d'avancer des opinions qui pussent les blesser, en ne paraissant point prétendre à les juger ; il s'assurait des autres en employant avec eux un ton d'égalité qui les flattait, et en se dépouillant de la supériorité que sa gloire et ses talents pouvaient lui donner. Ainsi aucun des moyens de contribuer aux progrès de la science à laquelle il s'était voué, n'avait été négligé. Ce fut l'unique objet de son ambition. Sa considération, sa gloire y étaient liées sans doute ; mais tant d'hommes séparent leurs intérêts de l'intérêt général, qu'il serait injuste de montrer de la sévérité pour ceux qui savent les réunir. Ce qui prouve à quel point M. DE BUFFON était éloigné de toute ambition vulgaire, c'est qu'appelé à Fontainebleau par le feu Roi qui voulait le consulter sur quelques points relatifs à la culture des

[p. 64]

forêts, et ce Prince lui ayant proposé de le charger en chef de l'administration de toutes celles qui composent les domaines ; ni l'importance de cette place, ni l'honneur si désiré d'avoir un travail particulier avec le Roi, ne purent l'éblouir ; il sentait qu'en interrompant ses travaux, il allait perdre une partie de sa gloire ; il sentait en même temps que la difficulté de faire le bien ; surtout il voyait d'avance la foule des courtisans et des administrateurs, se réunir contre une supériorité si effrayante et contre les conséquences d'un exemple si dangereux.

Placé dans un siècle où l'esprit humain s'agitait dans ses chaînes, les a relâchées toutes, et en a brisées quelques-unes, où toutes les opinions ont été examinées, toutes les erreurs combattues, tous les anciens usages soumis à la discussion ; où tous les esprits ont pris vers la liberté un

[p. 65]

essor, inattendu, M. DE BUFFON parut n'avoir aucune part à ce mouvement général : ce silence peut paraître singulier dans un philosophe dont les ouvrages prouvent qu'il avait considéré l'homme sous tous les rapports, et annoncent en même temps une manière de penser mâle et ferme, bien éloignée de ce penchant au doute, à l'incertitude qui conduit à l'indifférence.

Mais peut-être a-t-il cru que le meilleur moyen de détruire les erreurs en métaphysique et en morale, était de multiplier les vérités d'observation dans les sciences naturelles ; qu'au lieu de combattre l'homme ignorant et opiniâtre, il fallait lui inspirer le désir de s'instruire : il était plus utile, selon lui de prémunir les générations suivantes contre l'erreur, en accoutumant les esprits à se nourrir des vérités même indifférentes, que d'attaquer de front les préjugés

[p. 66]

déjà enracinés et liés avec l'amour-propre, l'intérêt ou les passions de ceux qui les ont adoptés. La nature a donné à chaque homme son talent, et la sagesse consiste à y plier sa conduite : l'un est fait pour combattre, l'autre pour instruire ; l'un pour corriger et redresser les esprits, l'autre pour les subjuguier et les entraîner après lui.

D'ailleurs M. DE BUFFON voulait élever le monument de l'histoire naturelle, il voulait donner une nouvelle forme au cabinet du Roi ; il avait besoin et de repos et du concours général des suffrages : or quiconque attaque des erreurs, ou laisse seulement entrevoir son mépris pour elles, doit s'attendre à voir ses jours troublés, et chacun de ses pas embarrassé par des obstacles. Un vrai philosophe doit combattre les ennemis qu'il rencontre sur la route qui le conduit à la vérité, mais il serait

[p. 67]

maladroit d'en appeler de nouveaux par des attaques imprudentes.

Peu de savant, peu d'écrivains ont obtenu une gloire aussi populaire que M. DE BUFFON, et il eut le bonheur de la voir continuellement s'accroître à mesure que les autres jouissances diminuant pour lui, celles de l'amour-propre, lui devenaient plus nécessaires. Il n'essuya que peu de critiques, parce qu'il avait soin de n'offenser aucun parti, parce que la nature de ses ouvrages ne permettait guère à la littérature ignorante d'atteindre à sa hauteur. Les savants avaient presque tous gardé le silence, sachant qu'il y a peu d'honneur et peu d'utilité pour les sciences, à combattre un système qui devient nécessairement une vérité générale, si les faits le confirment, ou tombe de lui-même s'ils le contrarient.

D'ailleurs M. DE BUFFON employa le moyen le plus sûr d'empêcher les

[p. 68]

critiques de se multiplier, il ne répondit pas à celles qui parurent contre ses premiers volumes. Ce n'est point qu'elles fussent toutes méprisables. Celles de M. Haller, de M. Bonnet, de M. l'abbé de Condillac, celles même que plusieurs savants avaient fournies à l'auteur des lettres américaines, pouvaient mériter des réponses qui n'eussent pas toujours été faciles. Mais en répondant, il aurait intéressé l'amour-propre de ses adversaires, à continuer leurs critiques, et perpétuer une guerre où la victoire qui ne pouvait jamais être absolument complète, ne l'aurait pas dédommagé d'un temps qu'il était sûr d'employer plus utilement pour sa gloire.

Les Souverains, les Princes étrangers qui visitaient la France, s'empressaient de rendre hommage à M. DE BUFFON, et de chercher au milieu de ces richesses de la nature

[p. 69]

rassemblées par ses soins. L'Impératrice de Russie, dont le nom est lié à celui de nos plus célèbres philosophes, qui avait proposé inutilement à M. d'Alembert, de se charger de l'éducation de son fils, et appelé auprès d'elle, M. Diderot, après avoir répandu sur lui des bienfaits, dont la délicatesse avec laquelle ils étaient offerts augmentait le prix, qui avait rendu M. de Voltaire le confident de tout ce qu'elle entreprenait pour répandre les lumières, établir la tolérance et adoucir les lois, l'impératrice de Russie prodiguait à M. DE BUFFON, les marques de son admiration les plus capables de le toucher, en lui envoyant tout ce qui, dans ses vastes états, devait le plus exciter sa curiosité, et en choisissant par une recherche ingénieuse, les productions singulières qui pouvaient servir de preuves à ses opinions. Enfin il eut l'honneur de recevoir, dans

[p. 70]

sa retraite de Montbard, ce héros en qui l'Europe admire le génie de Frédéric, et chérit l'humanité d'un sage et qui vient aujourd'hui mêler ses regrets aux nôtres, et embellir par l'éclat de sa gloire la modeste simplicité des honneurs académiques.

M. DE BUFFON n'était occupé que d'un seul objet, n'avait qu'un seul goût ; il s'était créé un style et s'était fait une philosophie par ses réflexions plus encore que par l'étude ; on ne doit donc pas s'étonner de ne trouver ni dans ses lettres ni dans quelques morceaux échappés à sa plume, cette légèreté, cette simplicité qui doivent en être le caractère : mais presque toujours quelques traits font reconnaître le peintre de la nature, et dédommager d'un défaut de flexibilité, incompatible peut-être avec la trempe mâle et vigoureuse de son esprit. C'est à la même cause que l'on doit attribuer la sévérité de ses jugements et

[p. 71]

cette sorte d'orgueil qu'on a cru observer en lui. L'indulgence suppose quelques facilités à se prêter aux idées et à la manière d'autrui, et il est difficile d'être sans orgueil, quand, occupé sans cesse d'un grand objet qu'on a dignement rempli, on est forcé en quelque sorte de porter toujours avec soi le sentiment de sa supériorité

Dans la société, M. DE BUFFON souffrait sans peine la médiocrité, ou plutôt, occupé de ses propres idées, il ne l'apercevait pas, et préférerait en général les gens qui pouvaient le distraire sans le contredire, et sans l'assujettir au soin fatigant de prévenir leurs objections ou d'y répondre. Simple dans la vie privée, y prenant sans effort le ton de la bonhomie, quoiqu'aimant par goût la magnificence et tout ce qui avait quelqu'appareil de grandeur, il avait conservé cette politesse noble, ces déférences

[p. 72]

extérieures pour le rang et les places, qui étaient dans sa jeunesse le ton général des gens du monde, et dont plus d'amour pour la liberté et l'égalité, au moins dans les manières, nous a peut-être trop corrigés, car souvent les formes polies dispensent de la fausseté ; et le respect extérieur est une barrière que l'on oppose avec succès à une familiarité dangereuse. On aurait pu tirer de ces déférences, qui paraissaient exagérées quelques inductions défavorables au caractère de M. DE BUFFON, si dans des circonstances plus importantes il n'avait montré une hauteur d'âme et une noblesse supérieures à l'intérêt comme au ressentiment.

Il avait épousé en 1752, mademoiselle S. Belin, dont la naissance, les agréments extérieurs et les vertus réparèrent à ses yeux le défaut de fortune. L'âge avait fait perdre à M. DE BUFFON une partie des agré-

[p. 73]

ments de la jeunesse ; mais il lui restait une taille avantageuse, un air noble, une figure imposante , une physionomie à la fois douce et majestueuse. L'enthousiasme pour le talent, fit disparaître aux yeux de M<sup>e</sup>. DE BUFFON, l'inégalité d'âge ; et dans cette époque de la vie, où la félicité semble se borner à remplacer par l'amitié et des souvenirs mêlés de regrets, un bonheur plus doux qui nous échappent, il eut celui d'inspirer une passion tendre, constante, sans distraction, comme sans nuages. Jamais une admiration plus profonde ne s'unit à une tendresse plus vraie. Ces sentiments se montraient dans les regards, dans les manières, dans les discours de M<sup>e</sup>. DE BUFFON, et remplissaient son cœur et sa vie. Chaque nouvel ouvrage de son mari, chaque

nouvelle palme ajoutée à sa gloire, était pour elle une source de jouissances, d'autant plus douces qu'elles

[p. 74]

étaient sans retour sur elle-même, sans aucun mélange de l'orgueil que pouvait lui inspirer l'honneur de partager la considération et le nom de M. DE BUFFON. Heureuse du seul plaisir d'aimer et d'admirer ce qu'elle aimait, son âme était fermée à toute vanité personnelle, comme à tout sentiment étranger. M. DE BUFFON n'a conservé d'elle qu'un fils, M. le Comte de Buffon, Major en second du régiment d'Angoumois, qui porte avec honneur, dans une autre carrière, un nom à jamais célèbre dans les sciences, dans les lettres et dans la philosophie.

M. DE BUFFON fut longtemps exempt des pertes qu'amène la vieillesse ; il conserva également, et toute la vigueur des sens, et toute celle de l'âme. Toujours plein d'ardeur pour le travail, toujours constant dans sa manière de vivre, dans ses délassements comme dans ses études, il sem-

[p. 75]

blait que l'âge de la force se fût prolongé pour lui, au-delà des bornes ordinaires. Une maladie douloureuse vint troubler et accélérer la fin d'une si belle carrière ; il lui opposa la patience, eut le courage de s'en distraire par une étude opiniâtre ; mais il ne consentit jamais à s'en délivrer par une opération dangereuse. Le travail, les jouissances de la gloire, le plaisir de suivre ses projets, pour l'agrandissement du jardin et du cabinet du Roi, suffisaient pour l'attacher à la vie ; il ne voulut pas la risquer contre l'espérance d'un soulagement souvent passager, et suivi quelquefois d'infirmités pénibles, qui lui ôtant une partie de ses forces, auraient été pour une âme active plus insupportables que la douleur. Il conserva, presque jusqu'à ses derniers moments, le pouvoir de s'occuper avec intérêt de ses ouvrages et des fonctions de sa place, la liberté

[p. 76]

entière de son esprit, toute la force sa raison, et pendant quelques jours seulement, il cessa d'être homme illustre, dont le génie et les travaux occupaient l'Europe depuis quarante ans.

Les sciences le perdirent le 16 avril 1788.

Lorsque de tels hommes disparaissent de la terre, aux premiers éclats d'un enthousiasme, augmenté par les regrets, et aux derniers cris de l'envie expirante, succède bientôt un silence redoutable, pendant lequel se prépare avec lenteur le jugement de la postérité. On relit paisiblement pour l'examiner, ce qu'on avait lu pour l'admirer, le critiquer ou seulement pour le vain plaisir d'en parler. Des opinions conçues avec plus de réflexion, motivées avec plus de liberté, se répandent peu à peu, se modifient, se corrigent, les unes les autres, et à la fin une voix presque

[p. 77]

unanime s'élève et prononce un arrêt que rarement les siècles futurs doivent révoquer.

Ce jugement sera favorable à M. DE BUFFON : il restera toujours dans la classe si peu nombreuse des philosophes, dont une postérité reculée lit encore les ouvrages. En général, elle se rappelle leurs noms, elle s'occupe de leurs découvertes, de leurs

opinions : mais c'est dans des ouvrages étrangers qu'elle va les chercher, parce qu'elle s'y présentent débarrassées de tout ce que les idées particulières au siècle, au pays où ils ont vécu, peuvent y avoir mêlé d'obscur, de vague ou d'inutile : rarement le charme du style peut compenser ces effets inévitables du temps et du progrès des esprits. Mais M. DE BUFFON doit échapper à cette règle commune, et la postérité placera ses ouvrages à côté des dialogues du disciple de

[p. 78]

Socrate et des entretiens du philosophe de Tusculum.

L'histoire des sciences ne présente que deux hommes, qui, par la nature de leurs ouvrages, paraissent se rapprocher de M. DE BUFFON, Aristote et Pline ; tous deux infatigables comme lui dans le travail, étonnants par l'immensité de leurs connaissances, et par celle des plans qu'ils ont conçut et exécutés ; tous deux respectés pendant leur vie et honorés après leur mort, par leurs concitoyens, ont vu leur gloire survivre aux révolutions des opinions et des empires, aux nations qui les ont produits, et même aux langues qu'ils ont employées, et ils semblent, par leur exemple, promettre à M. DE BUFFON une gloire non moins durable.

Aristote porta sur le mécanisme des opérations de l'esprit humain, sur les principes de l'éloquence et

[p. 79]

de la poésie, le coup d'œil juste et perçant d'un philosophe ; dicta au goût et à la raison, des lois auxquels elles obéissent encore ; donna le premier exemple, trop tôt oublié, d'étudier la nature, dans la seule vue de la connaître et de l'observer avec précision comme avec méthode.

Placé dans une nation moins savante, Pline fut plutôt un compilateur de relations, qu'un philosophe observateur ; mais comme il avait embrassé dans son plan, tous les travaux des arts et tous les phénomènes de la nature, son ouvrage renferme les mémoires les plus précieux et les plus étendus, que l'antiquité nous ait laissés pour l'histoire des progrès de l'espèce humaine.

Dans un siècle plus éclairé, M. DE BUFFON a réuni ses propres observations à celles que ses immenses lectures lui ont fournies ; son plan moins étendu que celui de Pline, est exé-

[p. 80]

cuté d'une manière plus complète : il présente et discute les résultats, qu'Aristote n'avait osé qu'indiquer.

Le philosophe Grec n'a mis dans son style qu'une précision méthodique et sévère, et n'a parlé qu'à la raison.

Pline, dans un style noble, énergique et grave, laisse échapper des traits d'une imagination forte, mais sombre, et d'une philosophie souvent profonde, mais presque toujours austère et mélancolique.

M. DE BUFFON, plus varié, plus brillant, plus prodigue d'images, joint la facilité à l'énergie, les grâces à la majesté ; sa philosophie, avec un caractère moins prononcé, est plus vraie et moins affligeante. Aristote semble n'avoir écrit que pour les savants, Pline pour les philosophes, M. de Buffon pour tous les hommes éclairés.

Aristote a été souvent égaré par

[p. 81]

cette vaine métaphysique des mots, vice de la philosophie grecque, dont la supériorité de son esprit ne put entièrement le garantir.

La crédulité de Pline a rempli son ouvrage de fables, qui jettent de l'incertitude sur les faits qu'il rapporte, lors même qu'on n'est pas en droit de les reléguer dans la classe des prodiges.

On a reproché à M. DE BUFFON que ses hypothèses : ce sont aussi des fables, mais des fables produites par une imagination active qui a besoin de créer, et non par une imagination passive qui cède à des impressions étrangères.

On admirera toujours dans Aristote, le génie de la philosophie : on étudiera dans Pline, les arts et l'esprit des anciens, on y cherchera ces traits qui frappent l'âme d'un sentiment triste et profond ; mais on lira M. DE BUFFON, pour s'intéresser

[p. 82]

comme pour s'instruire ; et tandis qu'il continuera d'exciter pour les sciences naturelles, un enthousiasme utile, les hommes lui devront longtemps, et les doux plaisirs que procurent à une âme jeune encore les premiers regards jetés sur la nature, et ces consolations qu'éprouve une âme fatiguée des orages de la vie, en reposant sa vue sur l'immensité des êtres paisiblement soumis à des lois éternelles et nécessaires.